

Du onzieme jour du mois de Nivose l'an Douze  
republicque Francaise a dix heures du matin

Acte de Naissance de Jean-Sierre Blanchard  
Du Constant a huit heures du soir filz de Joseph  
fusilier a la Deuxieme Compagnie de Second bat  
Septieme Demie Brigade des Veterans en a ct  
Anne Sanjac Marais demurant a Sau.

Le Sexe de l'enfant qui m'a été presenté a été  
Premier temoin Jean adema agé de vingt-huit

Second temoin v'enoit Garagne agé de 50  
ans le premier Caporal le second fusilier  
Compagnie des Veterans demeurants a Sau

Sur la requisition a nous faite par le Citoy  
Marschal pour le dit Acte Et du present  
donné lecture au pere et temoins ces derniers  
non le pour ne savoir

# CELUI QUI PART

Fragments d'une histoire familiale

adema / Garagne

Constaté suivant la loi par moi Sierre  
adjoins du Maire de la ville de Sau faisant  
d'officier public de l'état civil

Pour le Maire  
B. Atelle



# **Celui qui part**

Ce texte n'est ni une généalogie complète, ni l'histoire exhaustive d'une famille.

Il est né de lettres, de photographies, de registres d'état civil et de souvenirs fragmentaires accumulés avec le temps.

À travers quelques trajectoires familiales, j'ai tenté de suivre des vies ordinaires prises dans l'histoire européenne des XIXe et XXe siècles.

<b>Celui qui part</b>	<b>3</b>
<b>I - Errances</b>	<b>5</b>
La fin d'un périple	5
Entre Terre et mer	6
L'autre Joseph Blanchard	7
Une femme transparente	9
Un drôle de bonhomme	10
De retour en Ardèche	14
Un nommé Joseph Blanchard	16
Une alliance de raison	17
Des Ardéchois au Maroc	20
Un périple involontaire	22
<b>II - Absences</b>	<b>24</b>
Que maudite soit la guerre	24
Interlude	28
Rechute	30
<b>Épilogue</b>	<b>33</b>

# I - Errances

## La fin d'un périple

À la fin de la Révolution, deux frères auvergnats, chaudronniers ambulants familiers des routes bretonnes, Louis et Jean Mirou, décident de s'installer définitivement en terre cornouaillaise.

Louis et Jean sont nés à Bargues, village de la paroisse d'Ytrac dans le Cantal, de Jean Mirou et Jeanne Sire. Louis le 9 décembre 1773, Jean le 11 mars 1777. La fratrie compte dix enfants, dont un frère aîné, également prénommé Jean, né en 1764.

Les Mirou ne sont pas en territoire inconnu. Cette Bretagne méridionale, ils la parcourent au gré de leurs campagnes de marchands ambulants, vendeurs et rétameurs de cuivre et de fonte, leurs hottes chargées de bassines, de pots et d'ustensiles les plus divers. À chaque étape de leur périple, à Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau ou Quimper, ils retrouvent des compatriotes ayant pignon sur rue, qui les hébergent.

En février 1798, Louis, âgé de vingt-cinq ans, convole à Quimperlé avec Marie-Vincente Guéguen. Trois ans plus tard, en novembre 1801, Jean se marie à Concarneau avec Angèle Reine Hyacinthe Caze, fille d'un chaudronnier originaire d'Aurillac et établi dans le port sardinier depuis plusieurs décennies. Détail savoureux : encore juridiquement mineur au moment du mariage, il emprunte l'état civil de son frère aîné.

Les frères ont troqué les chemins pour la boutique ; les voici devenus « marchands poêliers ». Mais l'un et l'autre vont très vite perdre leur compagne. En avril 1805, Angèle donne à Jean une fille, Josèphe Mirou, mais décède onze jours plus tard. Il épouse alors la jeune Jeanne Gilbert, âgée de quinze ans, qui lui donnera treize enfants. Jean reprend par la suite le commerce de son nouveau beau-père, aubergiste à Rosporden.

Sur son acte de mariage, on trouve parmi les témoins Louis Mirou, frère du marié, et Joseph Guérolé Caze, son ancien beau-frère. L'intégration des frères Mirou est alors complète ; on les retrouve sur d'autres actes, appelés comme témoins de la vie locale.

Et en 1812, lorsque sa nièce Jeanne Miroux, dix-huit ans, épouse à Rosporden un sabotier venu d'Ytrac, c'est encore Jean qui occupe une place centrale. Installé en Bretagne, intégré, il devient un point d'ancrage pour les siens restés au Cantal.

Les enfants de Jean Miroux — un « x » est venu s'accoler au patronyme — se dispersent dans une petite bourgeoisie laborieuse : l'un devient charron, l'autre marchand de drap ; on tient auberge, on vend du vin, on travaille le bois et le fer. D'une génération à l'autre, on quitte l'errance pour des métiers établis, des boutiques, des clientèles.

Eugène Miroux, né à Rosporden en 1819, est carrossier à Quimperlé en 1856. Il est le père de Charles Miroux, qui reprendra à sa manière les voyages de ses aïeux.

## **Entre Terre et mer**

En 1870, le Pays bigouden est un monde âpre, marqué par la religion, la langue bretonne et de fortes solidarités familiales. La vie y repose sur une agriculture de subsistance. Autour de Penmarch, la pêche côtière et les premiers ateliers sardiniens complètent ces ressources précaires. Pardons, foires et marchés rythment la vie sociale.

En avril 1871, Yves Le Berre, boulanger de cinquante-six ans, est assassiné et dépouillé alors qu'il revient de la foire aux bestiaux de Plonéour. La foire est attestée, le drame ne subsiste plus que dans la mémoire familiale.

Le recensement de 1866 décrit un ménage assez aisé : Yves est boulanger, sa femme cabaretière ; leurs deux filles, Marie-Hélène et Marie-Josèphe vivent avec eux, ainsi qu'une domestique et une bonne. Les enfants, qui avaient déjà perdu leur mère en 1867, se retrouvent orphelins.

En 1872, sa fille Marie-Hélène, 22 ans, mariée à Jacques Lagadec, un marin, est mère d'une toute petite fille ; c'est elle la cabaretière, sa soeur de dix ans vit encore avec elle. La domesticité a disparu.

De ces années-là, on ne sait rien de son fils aîné Alain. Il réapparaît dans les registres militaires en 1875. Noté boulanger, comme son père, Alain Le Berre

est dispensé de service militaire car aîné d'une fratrie d'orphelins. Le registre militaire le décrit ainsi : petit, cheveux blonds, yeux bleus. Comme beaucoup d'hommes bigoudens, il est inscrit maritime.

L'année suivante, en 1876, Alain, 21 ans, rejoint la famille de sa soeur aînée. La famille n'habite plus au bourg, elle s'est repliée à Kerity, hameau de pêcheurs à la pointe de Penmarc'h. En 1881, il a quitté la famille ; Marie-Josèphe, dix-sept ans, a maintenant le statut de domestique.

Marié à Eugénie Enizan en 1878, il vit dans la maison de sa belle-mère, veuve, avec sa femme et leurs deux filles. Alain est désormais ferblantier, basculant dans le monde de l'industrie sardinière. Une nouvelle stabilité semble se mettre en place pour la famille.

Jusqu'en 1909, il vivra à L'Île Fougère, quartier de Penmarc'h proche des conserveries. Son décès modifiera le destin de son fils Henri et de son épouse.

## **L'autre Joseph Blanchard**

Lachapelle-sous-Chanéac, petite paroisse du plateau ardéchois. Quelques centaines d'âmes y vivent de peu : la châtaigne, quelques cultures pauvres et un maigre élevage. Dans les Boutières, la vie est âpre, l'isolement prégnant, la misère toujours possible.

En ce quinzième jour d'octobre 1733, on enterre Jean Blanchard et sa fille Marie dans l'église Saint-Apollinaire.

Ils sont tous les deux morts suffoqués dans l'incendie de la petite maison où ils vivaient au Fiagoux, minuscule hameau isolé, relié à Lachapelle-sous-Chanéac par un chemin muletier.

Son fils Jean-Claude, dix-neuf ans, n'est pas présent lors de l'inhumation. Il a sans doute quitté la maison du père pour se louer dans la vallée. On le retrouve au Cheylard, où il épouse plus tard Jeanne Chazalet. À son décès

en 1784, il est dit laboureur. Il a alors soixante-et-onze ans. Il laisse au moins un fils, Joseph, né en 1757.

De la jeunesse de Joseph, il ne nous reste presque rien : un acte de baptême à peine lisible qui le relie à Jean-Claude Blanchard. Comme beaucoup, il part tenter sa chance ailleurs. Pour lui, ce ne sera pas une destination, mais un état.

Il s'engage peut-être, à la fin de l'Ancien Régime, comme simple fusilier dans les armées du Roi. À moins qu'il n'ait été mobilisé dans les grandes levées d'hommes du début des années 1790.

On le retrouve dès 1798, en garnison à Tournon, à la 217<sup>e</sup> compagnie de vétérans nationaux, sous les ordres du capitaine Fink. Il est chargé notamment de la garde de prisonniers de guerre. C'est là que naîtra sa fille Elisabeth en août 1800. Il vit avec Anne Chanéac, sa « payse », puisque native de Saint-Martin-de-Valamas.

Après la réorganisation des corps de vétérans sous le Consulat, sa compagnie est transférée à Pau. Joseph suit son unité et s'y retrouve encore fusilier en 1805.

Il se marie alors avec Anne Chanéac (Saniac, selon les actes), ou plus exactement il officialise leur liaison. L'acte d'état civil, daté du 20 Floréal de l'an XIII de la République, nous apprend que le couple régularise ainsi trois enfants, Elisabeth, l'ainée, Catherine et Jean-Pierre, tous deux nés à Pau en 1802 et 1804.

Le mariage est une assurance pour lui, plus tout jeune, et pour sa femme, s'il venait à disparaître, la pension pouvant être transmise à la veuve. Joseph est peut-être illettré, il n'en est pas moins prévoyant.

En 1808, la famille quitte Pau, Joseph, qui n'a que cinquante-et-un ans, est alors pensionné. On peut imaginer ce périple avec sa femme et trois jeunes enfants de quatre à huit ans ; ils voyagent sur le canal du Midi. À Béziers, Anne accouche d'un petit Antoine Blanchard qui vient s'ajouter à la fratrie.

En 1810, Joseph Blanchard meurt à l'hospice de Tournon. Parti de son plateau ardéchois, il aura eu une carrière militaire d'une vingtaine d'années, aussi pauvre qu'à vingt ans, et toujours illettré. D'Anne Chanéac, sa veuve, il ne reste presque rien. Elle élèvera pourtant quatre enfants, et assistera au mariage de son fils Antoine à Tournon.

Où a-t-elle fini sa vie, rien ne permet de le savoir.

Son fils, Joseph Antoine Blanchard, devenu tonnelier à Tournon, s'y établit durablement, stabilisant ainsi la famille. Il s'y marie avec Marguerite Blanchet, qui lui donnera trois enfants : Mathurin, Catherine et Pauline. Il est décédé en 1860 à Tournon.

## Une femme transparente

Comme sa grand-mère, Pauline Blanchard apparaît peu. Quelques traces administratives, rien qui permette de la saisir vraiment. Elle fait partie de ces vies discrètes que les archives enregistrent formellement.

On peut néanmoins esquisser un parcours plausible.

Née en 1851 à Tournon, dans la famille d'un artisan établi, elle se retrouve enceinte à vingt-deux ans. Comme souvent, elle est envoyée à Lyon pour y accoucher, loin des regards. Elle s'y installe ensuite, et y mène une existence modeste, ouvrière ou employée au jour le jour. Ménagère, disent les actes officiels ; rien que de très ordinaire pour une *filles-mère* à l'époque.

Elle élève seule son fils unique : il sait lire, compter, a une belle écriture ; il apprend un métier, celui de pâtissier. Au moment de son conseil de révision, il vit encore chez sa mère, 145 rue Cuvier. Elle est alors couturière. Tout indique une vie modeste, mais décente.

La rupture intervient tard, en 1900, lorsqu'il décide d'épouser une jeune femme, Marguerite Croze. Pauline s'y oppose fermement, jusqu'à porter l'affaire devant la justice. L'opposition porte sur la conduite « irrégulière » et les injures que Marguerite aurait proférées à son encontre.

Pauline est dévidieuse, un métier modeste, répétitif, mal payé qu'elle exerce à domicile. Cette démarche judiciaire a probablement eu un coût considérable pour elle. Le tribunal considère ses allégations « fausses, mensongères » et la condamne à payer les frais de justice. Il ajoute que même exactes, elles ne suffiraient pas à empêcher le mariage.

Elle vit alors à Lyon, au 104 rue de Sèze. L'immeuble existe encore, une façade sans charme, une porte verte, quatre étages aux fenêtres identiques et un cinquième étage, sous les toits. Pas un de ces beaux immeubles cossus du quartier des Brotteaux, une maison de rapport ordinaire. Pauline devait y louer un appartement. Elle n'y restera pas.

Je l'ai cherchée dans le recensement de 1901, je ne l'ai pas trouvée. Mais dans son quartier, il y avait celles qui auraient pu être ses amies. Des femmes seules, des petits métiers, cravatière ambulante, plumassière, lingère, chenilleuse, vermicellière.

Elle disparaît.

La fin de sa vie est mieux documentée. Elle se déroule à l'hospice du Perron, établissement qui accueille indigents et incurables de l'agglomération. Elle y est notée incurable dans le registre d'entrée, en juin 1916. Elle décède en novembre, de dénutrition critique. Elle meurt seule.

Le registre de l'hospice indique que son corps a été réclamé pour être inhumé au cimetière de Pierre-Bénite. Par qui, nous ne le saurons jamais.

Pauline ne laisse ni récit, ni image. Sa vie ne s'inscrit dans aucun événement remarquable. Elle n'est ni marginale, ni notable.

## **Un drôle de bonhomme**

Comme les Blanchard qui n'en finissent pas de quitter l'Ardèche, les Miroux prennent le large pour mieux revenir.

Charles Miroux était mon arrière-grand-père, je ne l'ai pas connu.

Né en 1856 à Quimperlé, il épouse, le 16 juillet 1884, Jeannie Mercy, de huit ans sa cadette. Ils auront quatre enfants : Charles, Eugène, ma grand-mère Blanche et Jeanne.

À vingt ans, il est boulanger. Tiré au sort avec le numéro un pour la conscription, il choisit d'anticiper son service : en février 1877, il s'engage

pour cinq ans dans la Marine. Il reste d'abord en Bretagne (Lorient, Brest), puis est affecté, en 1878, à un bataillon de fusiliers. En 1881, il rejoint Toulon et embarque sur la *Revanche*. Il participe alors à la Campagne de Tunisie, notamment à la Prise de Sfax le 16 juillet et à l'occupation de Gabès le 24 juillet, dont il rapporte une médaille commémorative.

De son acte de mariage avec Jeanne Mercy, tous deux domiciliés à Rosporden, on apprend qu'en 1883, il est ferblantier, son épouse fille de menuisier. En moins de deux ans, entre la fin de son service et son mariage, il est passé du statut de fusilier marin à celui de technicien dans l'industrie de la conserve.

Quelques mois après ce mariage, Charles et sa femme enceinte partent pour le Portugal. Une traversée du golfe de Gascogne non sans risque, avec une femme dans cet état : il ne s'agit pas seulement de changer de métier, mais de tenter ailleurs une autre vie. Leur premier fils, Charles, naît à Setúbal en avril 1884.

Devenu contremaître, il rejoint Lagos en 1885, puis Olhão, petit port où le poisson abonde. Son employeur M. Fialho lui propose alors la responsabilité d'une seconde usine, à Portimão. C'est là que Blanche vient au monde en 1893.

De retour en Bretagne, il dirige la conserverie Amieux de Saint-Guérolé de 1895 à 1923. Il devient alors un notable local. Conseiller municipal de 1900 à 1904, premier adjoint de 1912 à 1919, il est également président du Comité de Sauvetage local de 1914 à 1920. En 1923, il reçoit la médaille de bronze



de la Société centrale de sauvetage des naufragés, en tant que président du comité de Saint-Guérolé

Outre la direction de cette conserverie, il construit également un hôtel, l'hôtel du Phare d'Eckmühl. Les occupants allemands y établiront leur Feldkommandantur en 1940. Les bâtiments sensibles, dont le phare, sont minés après le débarquement de Normandie ; lors de la débâcle, seul l'hôtel est détruit.

Autre anecdote, plus inattendue, rapportée par le recteur de Penmarc'h qui nous raconte ce fait divers dans ses éphémérides :

*28 juin 1905 — Madame Frökhen, femme de conduite scandaleuse, meurt dans de tristes circonstances sans que le prêtre soit appelé. C'est une pécheresse publique. M. le Recteur refuse les honneurs d'une sépulture religieuse et l'immense majorité de la population l'applaudit.*

*29 juin — Profitant de l'absence du Clergé, occupé au Pardon de Saint-Pierre-Eckmühl, quelques meneurs font entrer le cadavre à l'église. Monseigneur l'Évêque ordonne des prières publiques pour réparer la profanation de l'Église.*

La surprise vient du nom des meneurs : Lautrédou, instituteur ; Guiziou, ancien maire ; Poirier, maire ; Volant, courrier ; Toulemont, fils du maire de Loctudy ; Miroux, gérant de l'usine Amieux... et d'autres personnes « de mœurs douteuses ».

En réalité, comme le rapportent deux articles de presse locale de 1905, *Ouest-Éclair* et *Ar Bobl*, cette femme, propriétaire d'une usine à Saint-Guérolé, avait été assassinée par son amant. On retrouve ainsi Miroux mêlé à un épisode révélateur des tensions locales de l'époque, loin de l'image lisse du notable.

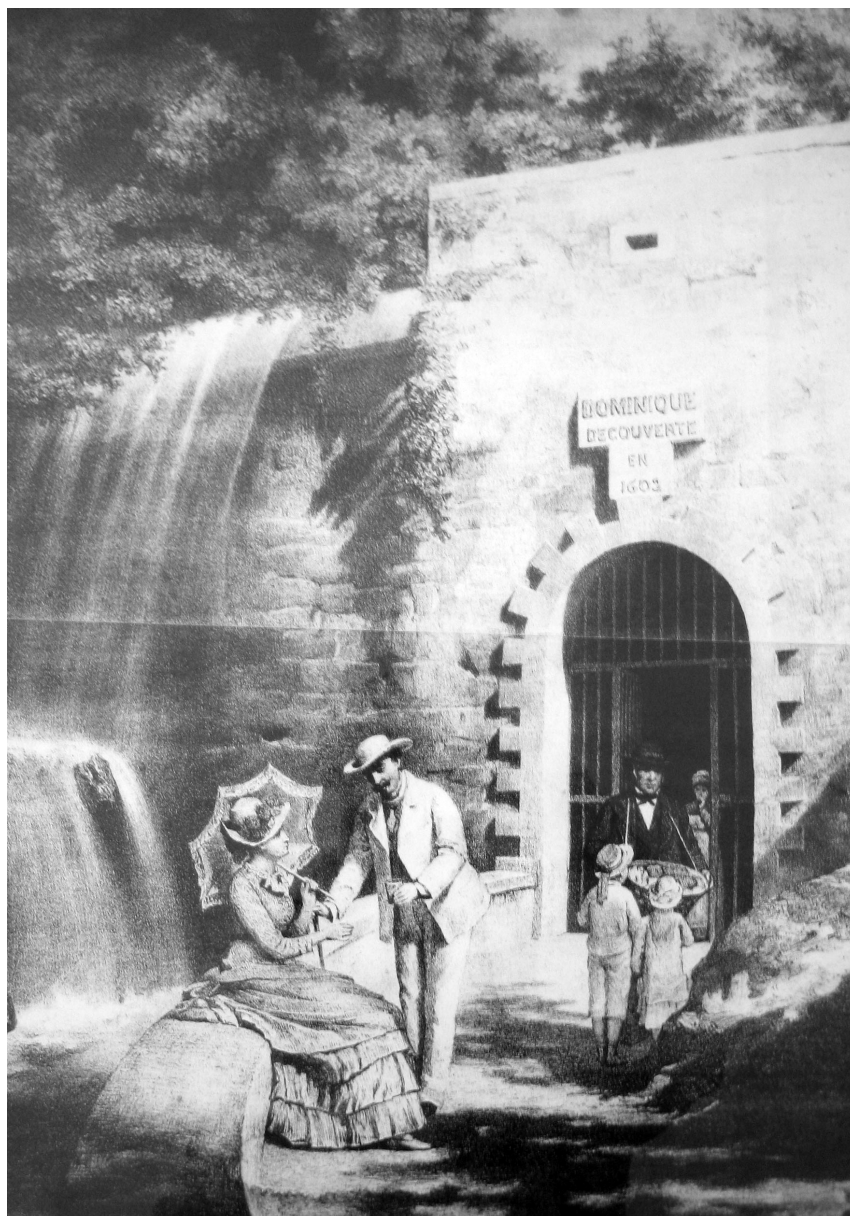


*Charles Miroux et sa famille en 1910*

## De retour en Ardèche

Cette silhouette sur une gravure ancienne de Vals, avec son panier d'oublis, une sorte de beignets, devant la source Dominique, c'est Étienne Croze.

Né à Vals-les-Bains, le septième jour du mois de Germinal, an X, soit le 28 mars 1802, il est le fils d'Étienne Croze, illettré, et de Marie Tourette, demeurant tous deux à Vals.



De son existence, il ne nous reste qu'une photo et sa silhouette sur cette gravure. Boulanger de profession, il va épouser Cécile Perge, dont il aura six enfants.

Il est décédé en 1887.

Son deuxième fils, Casimir Croze, le grand-père de Georges Blanchard, est né à Vals le 1er mai 1833. Le service militaire, à cette époque, c'est sept ans, il en fera un peu moins de quatre. Engagé dans la campagne de Crimée, il participe à la bataille de l'Alma le 20 septembre 1854, où il est grièvement blessé. Cette blessure, qui l'oblige à porter la barbe, entraîne l'attribution d'une pension d'invalidité.

Il épouse Eugénie Noailles le 2 mai 1859 ; elle a alors dix-huit ans. Ils auront quatre enfants : Eugénie en 1860, Louis en 1862, Eugène en 1869 et Marguerite en 1878, mon arrière-grand-mère. Pâtissier selon son acte de mariage, sa vie professionnelle sera pourtant tout autre.

C'est probablement lui, le Sieur Croze à l'origine de la demande d'autorisation d'exploiter une source thermale, dont on a la trace d'un refus dans les années 1860. Toujours est-il que les années qui suivent le voient s'inscrire dans l'économie locale en développant une activité liée au thermalisme, secteur alors en plein essor.

Dans les années 1880, Casimir Croze apparaît à la tête d'une entreprise structurée : la « réclame » le présente comme fabricant de produits aux sels des eaux minérales de Vals, disposant d'une « usine à vapeur » et organisant la vente de ses produits par correspondance. Il se présente lui-même comme l'inventeur des bonbons digestifs de Vals. Son nom devient ainsi un élément central de l'identité commerciale de ses produits. Encore aujourd'hui, il reste dans la mémoire de sa ville comme étant le créateur de la pastille de Vals.

Voilà donc une tout autre image que le sympathique grand-père ainsi décrit par son petit-fils : un vieillard à la retraite, fumant sa pipe, gardant les garçons de Marguerite et dont la seule activité consistait à donner un coup de main à l'épluchage des châtaignes pendant la saison.

C'est donc dans cette famille de Vals-les-Bains, celle de Casimir Croze, confrontée aux difficultés de l'économie thermale en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, que nous devons l'ascension de Joseph Blanchard, et cela dans des conditions étonnantes.

En 1899, Marguerite Croze est enceinte. Est-ce pour éviter un scandale local, mais la voilà partie habiter Lyon, chez un oncle confiseur. La petite Marie Antoinette est déclarée par l'accoucheuse, puis reconnue par sa mère deux semaines plus tard. Joseph Blanchard la reconnaîtra l'année suivante, trois jours après la publication des bans, le 18 mai 1900.

En 1901, Casimir devient veuf. Dans les années qui suivent, il s'installe chez

sa fille, tandis que son entreprise passe progressivement entre les mains de son gendre, devenant la maison Blanchard-Croze.

## **Un nommé Joseph Blanchard**

Joseph Blanchard apparaît dans cette histoire familiale par effraction.

Né en 1873 à Lyon, il en était très fier. De sa mère, moins : il n'en parlera jamais. Il est né à l'hospice de la Charité, déclaration faite par un employé. Pas de père connu, une mère qui ne le reconnaît que dix-neuf ans plus tard.

La jeunesse de Joseph est éclairée par son registre militaire. À dix-huit ans, il vit encore avec sa mère, mais s'installe assez rapidement à Lyon, apprenti pâtissier à deux adresses successives, avant d'aller tenter sa chance à Paris, rue Vauvilliers. Il se marie en 1900 avec Marguerite Croze, la fille de Casimir.

Sa première fille, Antoinette, est née Croze, de père inconnu, un an et demi avant son mariage. Il la reconnaîtra en mai 1900. La mère de Joseph s'oppose à ce mariage avec force, allant jusqu'en cour d'appel. Ils ne se parleront plus.

Le recensement de 1911 nous indique qu'il est domicilié à Vals-les-Bains, noté patron de la confiserie Blanchard-Croze, deux filles et deux garçons sont déjà nés. Son beau-père, Casimir Croze, est installé à la même adresse, mais comme propriétaire. Mobilisé en 1915, mais inapte au service, il est versé dans un bataillon d'infirmiers.

Ses lettres laissent transparaître la solitude d'un homme fier : veuf en 1944, sa fille aînée vit à Paris, l'autre à Châlons, ses trois fils sont au Maroc. À leur lecture, on distingue en filigrane un homme droit, peut-être rigide, mais attentif à sa famille.

Dans ses lettres, il évoque ses difficultés à tenir seul à la fois la boutique pour vendre, et le laboratoire pour préparer. Après guerre, il est contraint de mettre sa boutique en gérance, non sans difficultés et s'installe dans une villa dont un médecin occupe le rez-de-chaussée.

Dans la dernière, il songe à trois de ses enfants : Lucien, qui vient d'échapper à « une attaque », peut-être liée à son mode de vie, et qui devra marcher avec une canne ; Jeanne, qui ne va pas bien ; et Antoinette, l'aînée, dont il est sans nouvelles depuis trois ans. Il revient également sur ses rêves, réalisés ou non, sur sa force de caractère, et sur sa santé qui décline, alors que ses 84 ans approchent.

Il est décédé en août 1957 sans atteindre ses 84 an

## **Une alliance de raison**

Henri Le Berre naît à Penmarc'h, le 13 avril 1892, dans ce monde bigouden où la mer règle encore largement la vie des familles. Il vit alors avec ses parents dans l'Île Fougère, au plus près de Saint-Guérolé, où le père, Alain Le Berre est boîtier dans une conserverie.

La grande crise sardinière des années 1900 touche durement le littoral. Alain Le Berre apparaît tour à tour comme ferblantier ou marin-pêcheur selon les années. Comme beaucoup d'hommes du Pays bigouden, il passe d'une activité à l'autre selon les saisons, les besoins ou le travail offert par les conserveries.

En 1906, Henri, âgé de quatorze ans, n'apparaît déjà plus au foyer familial. Est-il placé ailleurs en apprentissage, on ne peut l'affirmer. Son père a réintégré l'usine Roulland de Saint-Guérolé ; à seize ans, sa soeur Marie y travaille déjà comme friturière.

1909 est une année de bascule pour la famille. Le père meurt le 3 décembre. La mère s'installe seule dans le quartier de Kerouil où elle tient un débit de

boisson. Henri devance l'appel et s'engage le 23 décembre dans la Marine ; il a dix-sept ans. Il rejoint Brest la veille de Noël.

Le registre matricule nous décrit un jeune homme blond, aux yeux bleus et au visage ovale, d'un mètre soixante-trois. Il est mécanicien de profession.

À l'issue de sa formation d'apprenti marin, il est breveté torpilleur. Il embarque pendant deux ans sur des unités basées à Diego-Suarez, grand port du nord de Madagascar. Après cette période coloniale, il reçoit à Toulon une formation d'électricien. La Grande Guerre le trouve quartier-maître sur le cuirassé Mirabeau.

Le cuirassé navigue en Méditerranée orientale durant toute la guerre, ayant pour rôle de sécuriser les Dardanelles et le Bosphore. Il s'échoue devant la Crimée en février 1919. Henri est débarqué le mois suivant.

À la fin de la guerre, Henri possède déjà une solide formation de mécanicien et d'électricien. Comme Charles Miroux une génération plus tôt, il a quitté très jeune son milieu d'origine. Tous deux suivent un parcours curieusement parallèle : apprentissage précoce, engagement dans la Marine, formation technique, mobilité.

Lorsqu'il revient à Penmarc'h, sa mère tient un débit de boisson à proximité de l'usine Amieux de Saint-Guérolé. Blanche Miroux, la fille de Charles, y travaille comme contremaîtresse. C'est dans ce petit monde des conserveries, des cafés et du port que les deux jeunes gens se rencontrent.

Henri épouse Blanche en 1919 et entre la même année chez Amieux Frères.



Le mariage a lieu en août 1919 dans la Tour carrée, vestige de l'église de Saint-Guérolé datant du XVI<sup>e</sup> siècle, exceptionnellement ouverte pour l'occasion. Charles Miroux organise également un grand repas à Saint-Guérolé bien que la guerre soit encore présente dans les esprits.

Dès 1922, il est à la tête de la conserverie Amieux établie à Sauzon. La gestion de cette usine est particulière car la main-d'œuvre belliloise est insuffisante : il faut recruter sur le continent et loger les femmes qui travaillent à la préparation des sardines. Il faut également aller chercher le poisson en mer auprès des sardiniers.

Il traversera en particulier l'Occupation. Les Allemands ont installé batteries anti-aériennes et fortifications à proximité immédiate de l'usine. Son fils, en pension à Lannion, dans une lettre de l'époque, tente de le rassurer — *"les avions ne peuvent voir Port Bellec, et il s'en fiche pas mal de sa DCA, ils ont mieux à faire ailleurs"* — tout en demandant à sa mère, en cas d'évacuation rapide, *de sauver son vélo, ses magazines et sa longue-vue.*

Il ne quitte Belle-Île en 1958 que pour prendre sa retraite à Vannes, rue Pasteur, où il décèdera des suites d'une opération la même année. Il laisse trois enfants.

À travers ce mariage se rejoignent deux trajectoires jusque-là distinctes : celle d'une ancienne famille maritime bigoudène et celle des Miroux, venus d'Auvergne un siècle plus tôt avant de trouver leur place dans l'industrie sardinière.

## Des Ardéchois au Maroc

En 1906, la famille de Joseph et Marguerite tient une petite confiserie dans la Grand' Rue de Vals-les-Bains. Joseph est au laboratoire, Marguerite à la vente, tandis que le vieux Casimir Croze s'occupe des enfants. Georges est le deuxième garçon ; un dernier viendra plus tard.

Sa jeunesse se déroule dans un monde marqué par la guerre, les restrictions et la fin de l'âge d'or du thermalisme. Dans les hôtels de la ville, les blessés du front ont remplacé les curistes.

Georges est un garçon turbulent, mais déjà considéré comme l'intellectuel de la famille. Ses sœurs se marient très jeunes ; ses frères entrent en apprentissage. Pâtisserie, confiserie, chocolaterie : tout son univers est là. Sous la férule de son père, il entre finalement à l'École normale d'instituteurs de Privas.

À vingt ans, il devance l'appel pour effectuer son service militaire comme élève officier. Dix-huit mois, d'abord dans le Poitou, à Saint-Maixent-l'École. Cette période lui ouvre les portes d'un monde nouveau : Paris, l'argent gagné, une nouvelle liberté.

Il est ensuite affecté à Toulon, au 8e Régiment de Tirailleurs sénégalais. C'est une nouvelle découverte pour lui : l'Afrique vient s'ajouter à son horizon. À l'issue de cette période militaire, il rejoint l'Ardèche.

En 1927, il épouse Céline Roche, une jeune institutrice, qu'il a connue à l'école normale. Tous deux s'installent à Usclades-et-Rieutord, aux portes de la montagne ardéchoise. Le décès brutal de son épouse, le 30 mai 1928, marquera Georges durablement.

Après une période de repli sur Privas entre le rugby et une vie qu'il qualifia de dissolue, il rencontre Yvonne Lacroix, une jeune privadoise qu'il entraîne bientôt avec lui dans une nouvelle vie. Mariés en juillet 1929, le couple gagne le Maroc, où il s'établira durablement.

Trois villes : Marrakech, Casablanca, Ifrane, trois filles : Paulette, Lucette, Jacqueline. La vie s'installe durablement pour cette famille d'enseignants au Maroc, où Georges a retrouvé ses deux frères, pâtissiers et confiseurs dans les deux premières villes.

Un drame va pourtant le transformer : Yvonne, son épouse, manque de perdre la vie, à la suite d'une blessure mal soignée. Leurs rapports s'en trouvent profondément modifiés ; désormais, il écoute.

La famille vient de s'installer dans le port de Safi lorsque la guerre éclate. Georges est alors mobilisé dans la Légion, à Colomb-Béchar, aux confins du Sahara algérien. Yvonne et les filles l'accompagnent.

Après le débarquement des Anglo-Américains en Afrique du Nord, il rejoint les forces françaises qui se réorganisent autour de Casablanca. Yvonne, qui a perdu son père en septembre 1914 et son frère en juin 1940, supporte difficilement de le voir en retrait.



Février 1945, Georges et Yvonne, à Safi, la photo où « il ne s'aime pas » :  
...mal cadrée, avec mon air vache, mon derrière en pointe et mes mains au dos

Au sein de la 2e DB du général Leclerc, il débarque en Normandie puis participe à la campagne de France et d'Allemagne. Il en ramène une croix de guerre, mais restera ébranlé par cette épreuve qu'il refusera toujours d'évoquer.

Pendant ce temps, Yvonne restée au Maroc avec ses trois filles, donne naissance à un garçon. Il s'appellera Jean-François. Après la guerre, la famille se stabilise à Safi : Georges y dirige désormais un important établissement scolaire.

Mais une fois encore, le sort s'acharne sur Georges : sa fille Jacqueline, « sa gâtée » comme il l'appelle, meurt brutalement à treize ans. Il faudra encore quelques années pour que la famille se détache du Maroc où son enfant est inhumée.

En 1960, la famille rejoint le Var, laissant derrière elle les deux filles aînées, désormais mariées et mères de famille. Georges dirigera un lycée à Hyères, avant de prendre sa retraite au bord de la mer, près de Cavalière.

Resté nostalgique de sa jeunesse, il écumera jusqu'à sa mort, à quatre-vingt-douze ans, les routes ardéchoises à la recherche de ses souvenirs perdus.

## **Un périple involontaire**

Roger Le Berre est né en 1923 à Quiberon. Son père, Henri Le Berre est depuis quelques mois à la tête de la Conserverie Amieux de Port Bellec, à Sauzon. C'est le dernier enfant d'une fratrie de trois.

Son enfance est une enfance insouciantes au plus près de la mer : pêche, canotage, lectures sont autant d'activités qui élargissent son horizon borné par l'horizon.

L'adolescence sera plus difficile, pensionnaire dans des bourgs du continent, pendant ses années de collège. Il évoque tout cela dans les lettres qu'il écrit à sa famille : le froid, les privations, le mal du pays.

En juin 1940, comme de nombreux bretons des îles du Ponant, il est embarqué, à 17 ans, avec son frère de vingt ans, sur un bateau, le *San Pedro*, qui ne rejoindra pas Londres, mais Casablanca. On garde la trace de ce périple dans un carnet rouge :

Mardi 18 : *Arrêt en rade entre île de Belle Ile et port de Quiberon à 18 h. Reparti après embarquement des hommes de 17 à 50 ans à 3 h le 19. Dépôts mazout Lorient et Vannes en feu. Alerte sous-marin. Direction changée.*

Mercredi 19 : *En mer. Vers Bordeaux ??*

Jeudi 20 : *En mer (très belle) Où allons-nous ? quelques cas de folie à bord. Recherche des suspects Belges.... Couchons dans canot ; Biscuits Eau taxée.*

Vendredi 21 : *En mer (très belle) (grande corrida avec les fous) ; un bébé de 4 mois meurt ; immersion en mer très impressionnant.(prêtre de la mission de Clermont Tonnerre) Alerte s/marin. Ordre mise ceinture.*

Il y restera deux mois, et reviendra par un étonnant périple qui le fait passer par Fès, Oran et Sète, avant de traverser en voiture la France désorganisée de l'été 40.

De retour en Bretagne, il retourne à l'École Normale, mais se déplacer devient difficile, il faut un permis spécial pour se rendre à Belle-Île. Il se retrouve pensionnaire à Vannes, puis à Lannion.

Après la libération, il effectue son service militaire puis retrouve son île mais comme instituteur à Bangor. En 1950, il postule pour un poste dans une école française de Safi.

Il se débarrasse de ses possessions, essentiellement un canot, du matériel de pêche et un vélo, puis embarque, accompagné d'une malle en bois, sur un bateau en partance pour Casablanca. Il a gardé sa longue vue.

C'est là qu'il rencontrera la fille de son directeur, un certain Georges Blanchard...

# II - Absences

## Que maudite soit la guerre

Lundi 11 novembre 1918, Privas. Les cloches sonnent pour l'armistice, tout le monde se réjouit et se rassemble. Yvonne Lacroix pleure. Elle sait que son père Émile ne reviendra plus de la guerre.

Mobilisé le quatre août 1914 à Nice, il est parti pour la guerre le sept septembre. Le vingt-deux septembre, il est porté disparu. Il sera déclaré mort en 1919, mort pour rien, sans même savoir pourquoi. Il n'avait rien demandé à personne.

Émile Lacroix est né à Veyras en 1883. Son père, François, a alors quarante quatre ans, il est dit propriétaire ou cultivateur, selon les périodes et les registres, sa mère Irma en a trente-quatre, elle est ménagère, selon la nomenclature des recensements.

Fils d'agriculteur, il devient ouvrier-boulangier puis boulangier : il apprend sans doute son métier en s'appuyant sur des réseaux d'apprentissage. En 1904, il réside Auxerre ou dans ses environs, puisqu'il y passe devant le conseil de révision.

C'est dans un bataillon de zouaves qu'il est incorporé, en Tunisie, le 19 novembre 1904. Ce qui laisse à penser qu'il se trouvait déjà en Afrique du Nord au moment de son incorporation. Serait-ce lié au décès de son père deux ans plus tôt, difficile de le savoir.

Il participe, jusqu'en juillet 1907 à la campagne de Tunisie, comme simple zouave. Promu caporal en 1905, il quittera le service en 1907. Il nous a laissé de cette période des photos où il apparaît en zouave.

Ces curieuses photos ont été prises par Jean-Baptiste Adamo, photographe sicilien installé 10, rue des Maltais, à Tunis, depuis 1890, spécialisé dans les portraits de soldats comme Émile. À travers ces photos, et les cartes postales

coloniales, une certaine mise en scène de la vie militaire en Afrique du Nord



circule ainsi vers les familles restées en France.

Le studio en est décrit ainsi par un visiteur : « On grimpait à son studio par un escalier mince et étroit : sa spécialité était de foncer les sourcils et les yeux... Son atelier était comme un niveau de mansarde et les escaliers en bois pour accéder à l'atelier était très étroit et non aux normes architecturales. Il était recouvert d'un genre de velours rouge et pas de hauteur sur les escaliers... »

Libéré en 1907, il rentre à Privas. L'année suivante, il épouse une des filles Moyon, il y en a sept. Son beau-père est entrepreneur en maçonnerie. Il

s'installe avec sa femme, et bientôt son fils Léon dans la grande maison Moyon de l'avenue de la Gare, à Privas. Yvonne naîtra en 1911, rue du Foirail, dans la petite maison où la famille s'est ensuite installée.

Rappelé par la mobilisation générale du 1er août 1914, il rejoint le 24<sup>e</sup> Bataillon de chasseurs à pied de Villefranche-sur-Mer, dont il dépend depuis son retour en France. Il est accompagné de son beau-frère Marius Coutas, le mari de sa soeur Daria, affecté au même bataillon que lui.

Ce que furent les dernières semaines d'Émile Lacroix en août et septembre 1914, on peut le reconstituer à partir des lettres que Marius écrivait à sa femme Daria, la sœur d'Émile. Celles-ci sont d'autant plus émouvantes qu'on peut y deviner les interrogations de la famille restée en Ardèche. Les lettres se veulent rassurantes jusqu'à la mi-septembre puis se teintent de plus en plus de désespoir.



*Marius Coutas, debout à gauche*

Les premiers jours, l'organisation militaire se met en place, la guerre semble encore lointaine. Voici ce qu'en écrit Marius : « *Nous sommes à Villefranche, il y a là 10000 hommes, d'où des problèmes de nourriture, les repas ne sont pas servis à l'heure. J'ai vu Émile, il est dans la même compagnie que moi. Mallet nous a trouvé un lit pour la nuit. Nous ne faisons rien que dormir et manger. On nous a habillés d'une tenue de toile, pas d'équipement ni de fusil.*

*Après cinq heures, nous sortons en ville avec Emile et Blachet, pour acheter un litre pour le dîner et un litre pour le souper. »*

*Le 14 août, il écrit : « Nous portons toujours une tenue de toile et nous n'avons toujours rien fait. Le 64e bataillon est tout équipé, il fait des marches quotidiennes. Emile a reçu une lettre de sa femme. C'est bientôt le moment du battage des blés, il faudra le faire faire par un tiers. Nous sortons tous les soirs en ville. »*

*Le 16 août est une journée de liberté pour les hommes : « Dimanche matin, sortie à Nice, promenade en tramway. La ville est triste à voir, il n'y a que des militaires, les magasins sont fermés. Emile a rencontré le fils Cheyre. »*

Les jours passent, l'entraînement devient plus sérieux, les courriers plus rares, plus courts. Le départ est annoncé le 5 septembre. Ils espèrent voir leurs femmes au passage, à Meysse. Mais le train ne s'arrête pas en gare. Ils jettent leurs chaussures civiles et un mot au passage.

*« Je suis en bonne santé, j'ai vu les méfaits de la guerre. »* C'est ainsi que Marius annonce son arrivée au front à sa femme le 13 septembre.

Très vite la tonalité des lettres change, et une inquiétude apparaît venue de Privas. Berthe ne reçoit sans doute plus de nouvelles d'Émile et s'inquiète auprès de sa belle-soeur Daria qui interroge Marius.

*« Non, je n'ai pas de nouvelle d'Émile... Il commence à ne pas faire bien chaud. Nous sommes toujours couchés dans les bois. Envoie-moi des chaussettes en laine et du papier à cigarettes. Je n'ai pas besoin d'argent, il n'y a rien : partout où on passe, tout est brûlé. (...) J'ai appris aujourd'hui par des camarades d'Émile qu'il a été grièvement blessé, peut-être Berthe a-t-elle été avertie. »*

Les rumeurs qui circulent entre les hommes sont infondées. Émile a été tué. Le journal de marche de son régiment est clair : *« Le 1er bataillon n'existe plus. Tous ses officiers morts ou disparus, 840 hommes tués, blessés ou disparus. Le bataillon a combattu pendant 36 heures. »*

Mon arrière grand-père est mort le 23 septembre à trente-et-un ans au bois de Cheppy, lors de la bataille en Argonne.

En novembre, Marius écrit une longue lettre à Daria où il raconte une attaque à la baïonnette et donne des nouvelles des pays (Blachet n'est pas revenu). Il a appris par sa femme qu'il n'y a aucune nouvelle d'Emile, il suppose qu'il est peut-être prisonnier ou pire.

Le premier décembre, un petit mot envoyé par un camarade du même village annonce d'abord à Daria Lacroix que son mari est blessé grièvement avant de raconter sa mort, tué d'une balle en pleine tête à Ypres, en Belgique.

Berthe et Daria ont perdu leurs maris. Léon et Yvonne Lacroix, Roger et Simone Coutas sont maintenant orphelins.

## **Interlude**

Berthe et Daria élèveront seules leurs enfants. La première a quitté la grande maison des Moyon dès avant la naissance d'Yvonne, en 1911, la seconde s'est installée à Meysse, auprès de ses beaux-parents cultivateurs.

La solidarité familiale jouera. Les tantes Moyon, Amélie, Emma, Elise, Guite, Alphonsine, Marcelle et surtout Daria, la mère de Roger et Simone, entoureront l'enfance d'Yvonne et de Léon. Des tantes de Privas, Emma et les trois plus jeunes travaillent chez Clément Faugier, Alphonsine est couturière puis vendeuse. Élise est margeuse à l'imprimerie Lucien Volle.

Fin 1928, Yvonne a dix-huit ans. C'est une jeune femme joyeuse, qui aime la vie, la danse, la lecture. Comme ses tantes, elle travaille jeune. Pour elle ce sera un emploi à la Trésorerie Principale de Privas.

Elle rencontre autour d'un terrain de rugby un jeune joueur qui remarquera la jolie blonde qui l'applaudit. Il a vingt-deux ans, il est instituteur à l'École Normale. Il vient de perdre sa jeune femme après quelques mois de mariage. Il s'appelle Georges Blanchard.

Après quelques semaines de fréquentation, et malgré l'opposition de Berthe, inquiète de la réputation de séducteur de ce jeune veuf, elle choisit de

l'épouser. Quelques mois plus tard, le 24 septembre 1929, c'est Mme Yvonne Blanchard qui accompagne Georges sur ce bateau à destination du Maroc. Le couple est attendu à Marrakech où Georges a trouvé un emploi.

Ce sont des années insouciantes qui commencent, marquées par les naissances de Paulette et Lucette et un phlegmon qui manque de l'emporter en 1934. La plage, le tennis, la bicyclette, les randonnées à ski. C'est une vie joyeuse, les amis sont nombreux.

La famille est également présente. Les frères de Georges ont ouvert une pâtisserie, qui à Casablanca, qui à Marrakech. Yvonne reçoit fréquemment Elvire et Claudia, les belles-soeurs de Georges.



Elle passe alors avec Georges cinq années paisibles à Ifrane, dans un paysage de montagne qui lui rappelle sa jeunesse. Elle donne naissance à une troisième fille, Jacqueline.

La famille retourne régulièrement en Ardèche, en bateau ou en voiture, pour y retrouver la famille. L'été trente-neuf est marqué par des vacances sous la tente, des Alpes à la Côte d'Azur, avec son frère Léon qui vient d'épouser Marguerite Rodrigues.

## Rechute

La guerre bouscule la famille.

Le lieutenant Blanchard est mobilisé dans la légion, à Colomb Béchar. Yvonne et les filles le suivent. C'est alors une vie de garnison, dans la chaleur du désert, avec la piscine en contrepoint.

Le sergent-chef Lacroix rejoint le 53e RCI. Il est envoyé dans la Somme, où son bataillon reçoit l'ordre, le 4 juin 1940, de tenir la ville d'Airaines. Le six juin, la position tient encore, mais le bataillon est disloqué.

Léon Lacroix ne donne plus de nouvelles. La famille s'inquiète. Le cauchemar est de retour. Le 10 juillet 1941, Marguerite écrit à Georges et lui demande *de dire doucement à Yvonne que jamais plus nous ne reverrons notre Léo chéri... il a été tué à Airaines le 7 juin... il ne me reste que mon petit ange qui pleure de me voir pleurer...*

Léon aura à peine connu sa fille.

Marguerite est veuve à 22 ans. Yvonne a maintenant perdu son frère. Georges est démobilisé fin juillet 40. La famille s'installe à Safi, Georges prenant la direction de l'école française du Plateau. Le logement, qui domine la ville est entouré d'un jardin qu'Yvonne transforme en paradis.

Georges fera un voyage solitaire en métropole en août 1942, visitant la famille, les tantes, décrivant les difficultés des déplacements et de l'approvisionnement. Il donnera ainsi des nouvelles de Berthe et de sa belle-soeur à Yvonne.

Après le débarquement anglo-américain de novembre 1942, Georges rejoint les forces françaises qui se réorganisent à Casablanca. Yvonne va se retrouver seule avec ses trois filles, alors que Georges rejoint l'Angleterre avec son unité.

En juin 1944, Yvonne accouche d'un garçon, Jean-François, à la grande joie de Georges qui apprend la nouvelle avec un mois de retard, alors qu'il se

prépare à débarquer en Normandie avec son unité. Il est maintenant capitaine dans la 2e division blindée du Général Leclerc.

Yvonne gère le quotidien d'une famille, isolée dans un pays divisé, occupé par les alliés, partagé entre Français libres et Pétainistes. Il lui faut trouver le bois pour le chauffage l'hiver, des pommes de terre, se battre avec les prix, et surtout résister à l'angoisse de voir se renouveler la tragédie.

C'est aussi elle qui devra écrire une lettre très touchante pour annoncer à son mari le décès de sa mère, Marguerite Croze. Georges aura l'occasion, après la libération de Paris, alors que sa division est au repos à Troyes, de faire une visite à Privas.

C'est à lui d'informer Yvonne, cette-fois, de la disparition de son cousin Roger, arrêté par la Gestapo quelques mois plus tôt, et dont on est sans nouvelles depuis.

La guerre reprend ses droits : l'Alsace, puis l'entrée en Allemagne. À Munich Georges visite un camp de concentration, il refuse d'en parler par écrit à Yvonne, mais il comprend. Roger ne reviendra pas.

Il est décédé en mai 1945, une semaine après la libération du camp par les troupes anglaises, épuisé par les privations, malade du typhus.

Comme Berthe, Daria n'a plus qu'une fille, Simone.

La paix est revenue.

À treize ans, le 27 mai 1950, Jacqueline est emportée par la typhoïde. C'est un drame pour Georges et Yvonne. Les filles aînées se marient rapidement, ont des enfants.

Jean-François se retrouve dans une position d'enfant unique, choyé par tous. Yvonne règne sur son jardin, sur ses petits-enfants. Le couple prépare son retour en France, qui sera effectif dix ans plus tard.



*Yvonne dans son jardin à Pramousquier, entourée de ses petits enfants.*

La suite de leur vie est paisible, entre Hyères et Pramousquier, marquée par des voyages nostalgiques, au Maroc et en Ardèche. Yvonne crée un nouveau jardin méditerranéen.

Chaque année, ils ont envoyé de l'argent à une famille de Safi pour qu'elle entretienne la tombe de Jacqueline.

Paulette prendra le relai en 2008.

# Épilogue

J'ai appris à faire du vélo à Safi, dans la cour de l'école que dirigeait mon grand-père. Je me souviens du jardin de ma grand-mère. Je me souviens également de l'odeur de friture de l'usine de Port Bellec, des femmes qui s'occupaient de moi. Je savais godiller avant de savoir lire.

J'ai commencé tardivement à recueillir des informations sur ces personnes, en commençant par ceux que j'avais connus, directement ou à travers les photos ou les discours des adultes qui m'entouraient.

Ces archives, au-delà des dates et des noms, racontaient une histoire. Cette histoire est leur histoire. Mais c'est aussi notre histoire à nous tous, enfants, petits-enfants, qu'on soit parti ou resté.